

ANNE IDOUX-THIVET

The image features a handwritten musical score on aged paper. The title 'Angels we have heard on high' is written in cursive at the top. The score includes lyrics such as 'Angels we have heard your voices sweetly singing' and 'Shepherds who first told us the glad tidings'. A heart shape is drawn with a single piece of white string, and a pile of white shavings is visible on the right side of the page. The title 'DES BOUTS DE FICELLE & UN VIOLON' is printed in large, bold, blue letters over the lower part of the score.

DES  
BOUTS DE FICELLE  
&  
UN VIOLON

Par l'auteure de *L'Atelier des souvenirs*,  
plus de 15.000 exemplaires vendus

Anne Idoux-Thivet

Des bouts de ficelle et  
un violon

© Anne Idoux-Thivet, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4039-6

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Les anges les anges dans le ciel  
L'un est vêtu en officier  
L'un est vêtu en cuisinier  
Et les autres chantent*

*Bel officier couleur du ciel  
Le doux printemps longtemps après Noël  
Te médaillera d'un beau soleil  
D'un beau soleil*

*Le cuisinier plume les oies  
Ah ! tombe neige  
Tombe et que n'ai-je  
Ma bien-aimée entre mes bras*

Guillaume Apollinaire, « La Blanche neige », *Alcools*, 1913 ;  
Poème mis en musique par Francis Poulenc dans les *Sept chansons*,  
créées en 1943.

# La Crète

La brise soulevait des poussières aux nuances abricotées. Les interstices irréguliers des vieilles pierres étaient le royaume d'une pléiade de lézards, que des centaines de visiteurs ne tarderaient pas à venir déranger.

Ce haut lieu de l'histoire n'était pas attaché à sa mémoire à lui, mais c'était tout comme. Après avoir connu l'enfer, les victimes de la folie humaine reposent dans un même paradis, non ?

Lui aussi, viendrait en pèlerinage sur le site, quotidiennement, en pensant à d'autres morts. Les siens. Il viendrait depuis la petite maison, tout là-bas, qu'il avait fait retaper par des ouvriers du coin, et qui dépendait du village d'Amnatos.

De macabres reliques y étaient pieusement conservées, pourtant le site était d'une beauté irréelle, qui l'avait touché au cœur, cinquante ans plus tôt. Et depuis tout ce temps, les trois cloches de l'église l'appelaient. Le moment était venu. Lui aussi était venu, sans rien dévoiler à personne de son projet. Il sourit de ce tour qu'il jouait à tous ceux qui avaient couru les scènes du monde entier pour l'écouter. Il rit doucement à l'idée d'avoir si bien brouillé les pistes qu'aucun journaliste ne pourrait jamais le retrouver, ici, aux abords ourlés de vignes, de chênes verts et d'oliviers de ce monastère crétois. En prévision de ce moment, il avait passé cinq décennies à apprendre le grec. Partout où il avait séjourné, il s'était attaché les services d'un professeur particulier, jamais le même, et toujours en établissant un contrat strict : personne ne devait savoir à quoi il passait son temps libre. Le secret devait rester le sien jusqu'au bout. Le bout, on y était. Le bout de sa vie, le bout du monde. Moni Arkadi.

Il rit encore de sa ruse, si bien préparée, depuis si longtemps. Avec un peu de chance, on le croirait mort. Il avait laissé le monde entretenir sa légende d'homme solitaire et taciturne, ce qu'il était, d'une certaine manière. Mais derrière la retenue concentrée, presque timide, que reflétait son visage aux yeux clos lorsqu'il jouait, derrière ses manières empreintes de mélancolie, une joie intérieure brûlait. Parce qu'il était vivant.

Il aurait pu grandir dans la culpabilité ; il n'en avait rien été. Il avait été éduqué dans la vérité, mais aussi dans la reconnaissance. Alors oui, une part de lui souriait, avec une gaieté juvénile presque miraculeuse que seules deux femmes et une poignée d'amis – hélas tous disparus, – avaient eu le privilège d'entrevoir. Pour autant, il n'oubliait pas ses racines, qui tenaient dans une boîte en bois blanc aux inscriptions effacées par le temps. Il y rangeait l'étui contenant

son précieux violon, c'est-à-dire toute sa vie. Autant que son talent, cette boîte avait contribué à faire de lui un mythe vivant.

Et le mythe était parti couler sa retraite au pays des mythes, à vingt-cinq kilomètres à peine de Knossos, la capitale de la civilisation minoenne, et à une soixantaine de kilomètres de Matala, où Zeus, métamorphosé en taureau blanc, avait conduit la princesse phénicienne Europe.

L'homme s'arrêta un instant sous l'arche de la porte occidentale, majestueux et monumental obturateur focalisant le regard des visiteurs sur la pureté des colonnes et arcs en plein-ceintre de l'église.

Il s'enfonça ensuite dans le cloître résonnant du pépiement facétieux des oiseaux dont les ailes rapides vinrent l'effleurer.

Il s'adossa enfin au grand cyprès calciné, qui, paraît-il, avait sauvé la vie à un rebelle crétois, en 1866. Là, il laissa le souffle de Zéphir caresser ses joues ridées et danser dans ses cheveux blancs.

Un miaulement faible, que seule une oreille exercée comme la sienne pouvait percevoir, s'éleva de derrière une des amphores pansues de la cour.

Il se remit debout et découvrit trois chatons aussi blonds-roux que la poussière qui voletait alentours et conférait au lieu une vague atmosphère de western.

« Je vous emmène », décréta-t-il sans réfléchir, en serrant contre son torse les petits chats.

Plus qu'un gros quart d'heure avant l'arrivée des premiers cars remplis de touristes, des Grecs, en grande majorité. Il était temps de s'éclipser. Les chatons toujours blottis contre son cœur, dont les battements de métronome les rassuraient, l'homme prit le chemin escarpé de sa maisonnette.

Il fit faire le tour du propriétaire aux nouveaux venus.

Trois orangers se dressaient à l'entrée du jardin. À cette époque de l'année, les fleurs ivoire et perlées de ces arbres fruitiers commençaient tout juste à exhaler un parfum à la fois délicat et entêtant. Inoubliable.

« Je mettrai la senteur des fleurs d'oranger en musique », confia-t-il aux petits chats.

Plus loin, quatre caroubiers jetaient leur ombre fraîche sur une allée qu'une pergola croulant sous les grappes mauves d'une glycine reliait à la maison.

« Les caroubes deviendront musique », chuchota-t-il aux chatons.

Plus loin encore, une petite oliveraie étageait son feuillage d'argent sur les flancs d'un vallon.

« Le clapotis de la pluie automnale des olives ferait un merveilleux ostinato », murmura-t-il à ses trois protégés.

Il revint près de la porte d'entrée que deux immenses jarres encadraient.

« Je ferai résonner toutes les amphores des environs de mes mélodies, promit-il enfin.

Il entra dans sa cuisine dont il avait trop tardé à clore les volets et les fenêtres. Avec la générosité de l'insouciance, elles offraient l'hospitalité à un air déjà chaud et sec pour la saison et pour une heure aussi matinale. Le mal était fait. Il faudrait au moins huit heures avant que la température ne redevienne supportable.

Il fureta dans la pièce rénovée avec soin dans le goût de la région, à la recherche d'un panier à donner aux chatons. Une corbeille ferait l'affaire. Il la débarrassa de ses fruits et y installa ses protégés.

« Je suppose que je dois vous donner à manger », leur dit-il en se dirigeant vers son réfrigérateur. Il supposait bien. Le trio affamé lapa goulûment le lait qui lui était présenté. Dorénavant, les petits chats se sentaient chez eux et il n'était plus temps pour l'homme de regretter la spontanéité avec laquelle il les avait introduits dans sa cuisine.

« Je pourrais vous appeler Debussy, Ravel et Poulenc », proposa-t-il en leur chatouillant le ventre. Il réfléchit et fronça les sourcils : « Je ne sais même pas si vous êtes des filles ou des garçons ! » Il les attrapa un à un pour vérifier mais ils étaient si jeunes encore, qu'il fut bien en peine pour déterminer leur sexe. « Do, Ré, Mi », chantonna-t-il avant de s'agacer : « C'est trop facile ! Je me donne une semaine pour vous trouver des noms dont ni vous ni moi n'aurons à rougir. En attendant, ce sera numéro un, numéro deux et numéro trois. »

L'homme disparut dans sa chambre, d'où il ressortit avec sa caisse en bois

blanc, celle qui avait fréquenté les coulisses des plus grands opéras et des plus prestigieuses salles de concert du monde. Il la déposa sur la table de la cuisine avec des gestes amoureux et en souleva le couvercle. Il ouvrit ensuite l'étui de son violon, qu'il accorda avec soin. « Cette pièce est pour vous, les chatons, énonça-t-il en improvisant une adaptation pour violon du duo des chats de Rossini. Rien que pour vous. »

Quiconque se serait promené dans les parages, l'oreille attentive, aurait compris que le nouveau venu n'était pas un musicien comme les autres. Les habitués de Carnegie Hall ou de la Fenice se désespéraient de la retraite du grand concertiste. Les bergers d'Amnatos ne soupçonnaient pas la chance qui était la leur.

Ce matin-là, le retraité réalisa qu'il n'était pas le seul à venir profiter du monastère avant l'afflux des touristes. Une adolescente se tenait devant l'iconostase. Elle fermait les yeux et s'adressait à voix haute à de mystérieux interlocuteurs.

« Vous êtes forts, n'est-ce pas ? Grâce à vous, j'ai eu l'idée de mon histoire. Merci, les anges ! » Elle éclata d'un rire cristallin tellement communicatif que celui du violoniste, rond et sonore, vint s'y greffer. Elle ne sursauta même pas.

— Il me semblait bien qu'il y avait quelqu'un, commenta-t-elle en se retournant. J'ai senti votre présence. Vous êtes l'étranger venu s'installer dans la maison du chemin du vieux pont.

Elle hésita un instant, le dévisagea avec insistance puis s'avança en lui tendant la main, comme l'aurait fait une adulte.

— Enchantée de faire votre connaissance. Je m'appelle Apollonia Vasilis, j'ai douze ans et j'habite au village.

— Enchanté également. Je m'appelle Jean Mangin, j'ai soixante-quinze ans et tu sais déjà où j'habite.

— Je viens saluer les anges aussi souvent que possible.

— Je viens flâner ici tous les matins.

— Je fais ça depuis que j'ai huit ans.

— Je fais ça depuis trois jours seulement, mais il y a cinquante ans, je me suis juré de venir ici tous les jours. Alors comme ça, tu parles aux anges ?

— Oui. Maman dit que c'était déjà le cas quand j'étais toute petite. Je parlais surtout à Ariel, mon bon ange-gardien. Maintenant que j'ai grandi, les anges m'inspirent des histoires.

Jean observa les fresques et icônes qui l'entouraient.

— Il y a des anges, ici ?

— Deux anges sont sortis indemnes du grand incendie de 1866.

— Des rescapés, en somme.

— On peut dire ça. J'ai décidé d'en faire mes amis.